

Le matricule des anges

Le mensuel de la littérature contemporaine

Monumental journal intellectuel, le *Zibaldone* de Giacomo Leopardi (1798-1837) est enfin traduit dans sa totalité. Ces 4526 pages manuscrites forment un inépuisable labyrinthe où l'âme cherche, par son étude, à s'élever pour atteindre l'acte libre de l'existence.

L'entrepôt magnétique



Giacomo Leopardi

ZIBALDONE
GIACOMO LEOPARDI
Traduit de l'italien,
présenté et annoté
par Bertrand Schefer
Éditions Allia
2398 pages, 40 €

Le *Zibaldone* est l'un des ouvrages les plus mythiques de la pensée occidentale. On peut le comparer aux *Essais* de Montaigne ou aux *Pensées* de Pascal, mais il en est toutefois très différent. D'une part, il ne cherche aucunement à peindre son propre sujet (Giacomo), à le mettre à nu. D'autre part, son but n'est pas de conduire l'existence vers l'ascèse du sage. Sur-tout, il a un rapport au langage nouveau, disons *intérieur*. La langue, toutes les langues, sont centrales à sa démarche. C'est sa seule foi. La façon de les interroger, à travers tous les domaines du savoir, est déterminante de la modernité exclusive du *Zibaldone*. Tous les régimes d'écriture (sauf la confession du journal intime), du commentaire d'ouvrages à la réflexion détachée, reprise, complétée, à la note philologique en passant, bien sûr, par la lecture de soi-même, - ce que le XVIII^e siècle appela par le mot de vertu -, tous les sujets (théorie du plaisir, du langage, considérations historiques, etc.) que le *Zibaldone* traverse, sont les éclats multiples qu'il fait briller pour éclairer son rapport au langage, c'est-à-dire un rapport au monde possible. « *Leopardi assimile le Zibaldone à une production d'actes intérieurs au dis-*

cours dont la fonction ou le dispositif d'enregistrement est semblable à celui d'une chambre noire », écrit Bertrand Schefer, le traducteur de ce livre presque infini. Leopardi *zibaldone* donc, et il est le seul. Les étymologies de ce mot étrange restent hypothétiques : il aurait une parenté avec *salmigondis*, avec le *zabaione* du sabayon, soit une sorte de mélange culinaire, puis un fouillis, voire un fatras. On est sûr néanmoins que le terme est fréquemment employé dès le début de la Renaissance pour signifier les registres des journaux intellectuels ; et qu'il se restreindra plus tard à Leopardi seul.

Leopardi le commença tôt, en juillet 1817 (il a alors 19 ans) à Recanati, petite ville des Marches d'où l'on peut voir, par temps clair les côtes adriatiques de l'actuelle Croatie ; il ne lui donna aucun titre, sauf pour l'un des trois index qui le termine et sur lequel s'appuieront tous les éditeurs : *Index de mon Zibaldone de pensées*. Il en écrira la dernière note à Florence le 4 décembre 1832 ; puis plus rien jusqu'à sa mort le 14 juin 1837 à Naples. On ne sait si Leopardi savait son *Zibaldone* achevé, qu'il trouvait par ailleurs « à peine intelligible sauf pour (lui) ». Quoi qu'il en soit, la page 4526 de son manuscrit autographe, cette ultime page, est assez laco-

nique, presque étrange, tant elle semble dénoncer et affirmer dans un même mouvement contradictoire la tâche à laquelle Leopardi usa sa vie : « *La chose la plus inattendue pour celui qui entre dans la vie sociale, et le plus souvent pour celui qui y a fait son temps, est de vérifier que le monde est tel qu'on le lui avait décrit, tel qu'il se l'imaginait et le connaissait en théorie. L'homme reste stupéfait de voir la règle générale vérifiée dans son cas particulier* ». Cette stupéfaction finale sur laquelle s'achève le *Zibaldone*, en laquelle un homme, c'est-à-dire le commun des mortels, reconnaît une égalité entre le monde (tel qu'il est) et la pensée particulière qu'il en avait, est la ligne de fuite vivante, vivifiante dans son pessimisme même, de ce *grand astreignant* que fut Leopardi, selon le mot de René Char, qui ajouta : « *Leopardi poétise sa peur devineresse dans la nuit de la nature* ». Giacomo, le jeune homme de la veille perpétuelle, aura donc tout vu, par la pointe de son esprit, grâce à ce don d'ubiquité jamais perdu, de la première page du *Zibaldone* à sa dernière. Mais revenons à Recanati, petite ville où naît Leopardi en 1798, dans le palais d'une famille de nobles dont il sera le fils aîné. Robert Maggiori la décrit magnifiquement : « (...) il suffit de se retourner pour que le regard par-

coure la dorsale brisée de l'Appenin, de San Marin au Grand Sasso, et se pose sur les cimes blanchies de Sibillini, "i monti azzuri". La mer, les monts. Double fermeture. Double protection, dirait-on aujourd'hui, préservation des paysages et des bruits ». Plus loin, c'est un chemin blanc qui monte dans la poussière et trace la campagne. Leopardi en capte les nuances. « *Le vent (...) dans ces feuillages* » devient une voix infinie et c'est à lui qu'elle parle. Longeant le mur d'enceinte du palais, près de la Piazza Sabato del Villaggio « *on entend, écrira-t-il dans les Canti, son livre majeur de poésie en vers, le marteau et le bruit de la scie/ Du charpentier qui veille/ Dans son échoppe close à la lanterne* ». La scène ressemble à celle d'un atelier parisien peint par Courbet ; détail de la vie simple, tombée là au milieu du poème.

Recanati, dans l'Italie d'alors, est douce : elle tient le jeune Giacomo à l'abri. La bibliothèque de son père (Recanati sera au début du XVIII^e siècle encore sous occupation française et le père s'alliera aux rebelles anti-français), est l'une des plus complètes de la région – un havre de paix et de ferveur intellectuelle. La nature environnante forme un écrin favorable à l'étude rigoureuse : à 11 ans, Leopardi connaît déjà le grec, le latin, l'hébreu, l'espagnol, le français, l'anglais, traduit une partie des *Odes* d'Horace, à 17 ans il commente la *Vie de Plotin* de Porphyre, s'enthousiasme pour la correspondance du maître de Marc Aurèle, Fronton. Mais Recanati est aussi la petite province étroite où il étouffe. L'antique terre picéenne d'Italie a été morcelée, conquise, elle n'est plus, pour Leopardi, le haut lieu de l'esprit qui rayonna durant toute la Renaissance. Elle est le règne de la vulgarité et des compromissions. Dans une ébauche autobiographique intitulée *Histoire d'une âme* le jeune homme écrit : « *De ma*

« Il est ridicule de voir dans l'intelligence, et pour tout ce qui s'y rapporte, ou dans le confort matériel, le signe d'une perfectibilité de l'homme ».

Zibaldone, 830-31.

naissance je ne dirai qu'une chose, mais lourde de conséquences, c'est que je suis né de famille noble dans une ville ignoble d'Italie ». Il évoque « *l'horrible supplice de rester des heures et des heures les bras ballants* », dénonce l'air « *atrocement instable, humide, saumâtre, cruel pour les nerfs et sa subtilité ne vaut rien à certains tempéraments* ». Sentiment que Valéry Larbaud comparera à un « *discours de la haine du pays natal* ». Son vœu le plus cher est donc de fuir cette terre. Il en fomenta d'ailleurs le projet en juillet 1819, un projet qui le sortirait de « *l'obstinée, la noire, l'horrible, la barbare mélancolie qui (le) lime et (le) dévore, qui se nourrit de l'étude et sans l'étude augmente* ». Leopardi pense alors au suicide, le seul acte que sa philosophie, que l'on a dit trop systématiquement pessimiste, déconsidère. Dans ce contexte, et jusqu'à ce qu'il puisse enfin, grâce à un oncle maternel, se rendre à Rome (en 1822), il a passé la plupart de son temps à étudier et s'esquinter la santé : colonne vertébrale ployée, bossu pour toujours, fragile, presque aveugle, et sensible à tout.

À la première page de son *Zibaldone*, Leopardi note : « *Beau palais. Un chien dans la*

nuit, depuis la ferme, au passage du promeneur ». Toute la poétique de Leopardi est là : le son si particulier d'accords entre vie intérieure et vie de la nature se déploie, « *un son qui précédait de loin/ Le tintement des grelots agités* ». C'est tout le mystère de l'écoute à laquelle se rend disponible Leopardi. Son oreille, devineresse, est collée à la chair du monde. Là où le monde est sourd, il entend les bruits du temps venir à lui. Athée, matérialiste, au sens le plus fort, il refuse l'idée de destinée, de progrès, il est de l'école de l'antique Démocrite, atomiste, pense que la vie est le croisement hasardeux de forces.

Homme des Lumières, il refuse pourtant d'un même mouvement la dialectique, les superstitions irrationalistes, le spiritualisme. La réalité n'a pas de sens, la comprendre encore moins, la raison est nulle et ne la sert pas. Seules la grande faculté de l'imagination, la création de ses propres passions, énergies virtuelles, sont capables de soulever l'être et de lui faire toucher l'extase de l'innocence enfantine. Tresser poésie et philosophie, les deux seules sciences qui permettent d'interroger vraiment le monde, telle fut la hardiesse que le *Zibaldone* se donna, jusqu'à la plus grande et lucide contradiction qu'un homme vit en lui : « *appeler le monde à la convocation, au moment même où l'homme fait l'expérience de sa non-persistance, tel est le sens ici de cette "mélodie"* », écrit l'un de ses commentateurs avisés, Riccardo Pineri. Car le son parcourant la pensée de Leopardi est l'écoute de ce qui se fracture, se fend et se libère dans le temps. On appellera cette faculté, mystère du feuilleté des âmes, *zibaldoner*.

Emmanuel Laugier

¹ Critique N° 512-513, 1990

Récit du maître d'ouvrage

La traduction intégrale du *Zibaldone* – jusqu'alors n'existaient en France que des recueils anthologiques (chez Allia, José Corti, Rivages, Le Temps qu'il fait) – est un véritable défi éditorial, mené par Gérard Berréby, fondateur des éditions Allia, et un jeune traducteur de 32 ans, Bertrand Schefer. Tout a commencé en 1998 lorsque ce dernier co-traduit un choix d'extraits du *Zibaldone* sous le titre de *Tout est rien*. L'aventure est lancée. Elle durera presque six ans. « *Je me suis retrouvé seul face à l'énorme Zibaldone sans avoir vraiment pris la mesure de l'énormité du travail. J'ai bien sûr désespéré d'arriver un jour au bout, jusqu'à même m'en dégoûter* », explique Bertrand Schefer, universitaire de formation (philosophie, esthétique, histoire de l'art) et traducteur entre autres de *Les 900 conclusions philosophiques, cabalistiques et théologiques* de Pic de la Mirandole (Allia), et du *Sur la lumière* de Marsile Ficin (sa thèse porte sur cet humaniste renaissant).

« *En un an et demi je n'étais parvenu qu'à moins de la première moitié du Zibaldone. C'est de plus un livre qui avance exponentiellement en difficulté. Puis le projet fut suspendu pendant deux ans, le budget était épuisé.* »

Bertrand Schefer se remet à l'ouvrage fin 2001 : un an de traduction chevronnée, des milliers d'heures passées ; puis relecture totale à Rome ; puis épreuves à Paris (quinze ramettes de papier nécessaires !) « *Après re-lecture, j'ai finalement réécrit presque toute la traduction dans les marges. J'avais entretemps mûri, et peut-être trouvé le rythme réel du Zibaldone* ». On pourrait parler ici d'épreuves éprouvées. À travers la multiplicité croissante des écritures (de la remarque impressionniste à la note technique philologique), s'ajoutent des phrases longues parfois de dix pages – auxquelles le traducteur a dû trouver le rythme par de savantes ponctuations et jeux de syntaxe. C'est le miracle de ce travail, pour une œuvre dite intraduisible.

Le matricule des anges

Le mensuel de la littérature contemporaine

15 octobre. 15 novembre 2003

LEOPARDI EN ENTIER. - C'est un événement : les éditions Allia annoncent pour le 19 novembre la première traduction en français de l'édition intégrale du *Zibaldone* de Giacomo Leopardi. Le moraliste italien, qui était aussi philosophe, poète et érudit, composa ce monumental journal à la fois intime et intellectuel de 1817 à 1832 : soit un manuscrit de 4526 pages constitué de feuilles pliées en deux. Le *Zibaldone* (terme qui peut signifier « mélange ») réunit notes et réflexions de tous ordres : de la littérature à la politique, de la linguistique à la métaphysique, etc. Cet ouvrage mythique – « lieu d'un dialogue incessant de la pensée avec elle-même » – est traduit par un jeune homme de 30 ans, Bertrand Schefer (2228 pages, prix de lancement 40 €)